Le contrebandier : [suite]

Autor(en): **Collas, Louis**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 4

PDF erstellt am: **09.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-186306

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

On prédzo qu'arâi pu mî fini.

Noutron menistrè, l'est on bin bravo hommo, et cein que y' a dè bon, c'est que l'est recta coumeint on relodzo. Assebin quand l'est qu'on va âo prédzo, on sâ quand cein coumeincè et quand cein finit, que cein va rudo bin âi fennès que mettont couâirè dâo bouli, po cein que le sâvont qu'ein lo metteint â 'na tôla hâora, le pâovont reveni justo po écoumâ et po rafonçâ. Et po bin savâi quand dâi botsi, lo menistrè trait sa montra dè son bosson, la pousè su lo reboo dè la chére et quand la menuta est quie, ye fâ : Le bon Dieu nous en fasse à tous la grâce. Amen ! Et l'est bin dinsè que botsè ti sè prédzo. Mâ tot parâi avoué cé comerce, no z'ein a de de 'na tota forta l'autra demeindze, bin su sein lo volliâi, kâ faut bin derè que l'étâi la fauta de la montra. No z'avâi don fé on bio prédzo su l'histoire dè Mardochée et d'Haman, qu'avâi étâ tant crouïo dè son viveint, mâ qu'a mau fini, et no z'avâi bin montrâ coumeint quiet cè que fâ mau est adè pounâi, et coumeint no reliaisâi onco lo verset que finit l'histoire, l'hâora sè trovà quie et botsà don lo prédzo ein faseint : « Voilà, j'ai donné la maison d'Haman à Esther, et on l'a pendu au gibet. » « Le bon Dieu nous en fasse à tous la grâce. Ainsi soit-il ! »

---

5 **Le Contrebandier**

Ces paroles s'étaient échappées spontanément de sa bouche, avec un élan que la réflexion n'avait pas eu le temps d'arrêter. Elle fut effrayée de l'aveu qui m'avait livré le secret de son âme et reprit :

— Je n'aurais pas dû vous dire cela, je regrette cette confidence involontaire, mais vous êtes homme d'honneur, vous l'oublierez, surtout vous vous garderez de la lui communiquer. A quoi bon ? Il ne dépend ni de lui ni de moi de renverser la barrière qui nous sépare. S'il connaissait mes sentiments à son égard, puisqu'il m'aime, ce serait une nouvelle amertume ajoutée à ses regrets ; il faut qu'il les ignore. Qu'il s'en aille, reprit-elle après un moment de silence, qu'il s'en aille.

Elle s'était animée en parlant, une vive rougeur colorait son beau visage, et la flamme de ses yeux trahissait la lutte qui se livrait en elle.

Je ne transmis pas à Morandière l'invitation de s'éloigner. Malgré tout j'espérais que quelque circonstance m'aiderait à rapprocher ces deux jeunes gens si dignes d'être heureux. Tous les deux contenaient leurs émotions, mais tous les deux, sous l'apparence du calme, cachaient une passion profonde et absorbante ; c'était leur bonheur qui était en jeu.

Genestous nous avait offert à moi et à mon ami un lit à l'étage supérieur de sa maison ; c'était une mansarde ou plutôt un grenier qui servait de pièce de débarras. Nous y étions fort mal, mais la considération du bien-être nous touchait peu. Morandière sortit de sa réserve et s'ouvrit à moi. Je ne crus pas devoir disposer des confidences qu'on avait livrées à ma discrétion, mais, à l'expression de mes regards, à quelques paroles que je laissais échapper sans les expliquer, il devina que j'en savais plus long qu'il ne me plaisait d'en dire. Il ne reçut pas comme des consolations banales les encouragements que je lui adressais ; il se reprit à espérer, se montra plus gai et plus communicatif.

Je l'entraînais dans de longues promenades, car j'ai toujours remarqué que la fatigue du corps et le mouvement sont favorables aux esprits troublés, aux cœurs dominés par le chagrin. Nous revenions d'une course de plusieurs kilomètres a une heure avancée de la soirée. La nuit enveloppait depuis longtemps les rochers du rivage. L'obscurité n'était pas complète cependant. Les étoiles et la lune à son second quartier projetaient sur la mer une pâle clarté qui permettait de distinguer la forme indécise des bâtiments de pêcheurs. Genestous était adossé contre une pierre énorme et paraissait tellement attentif qu'il ne s'aperçut pas de notre approche. Comme nous l'interrogions sur la cause qui le préoccupait si vivement.

— Regardez, dit-il en nous montrant un point de l'Océan.

Nous regardâmes pendant quelques instants sans rien voir ; à la fin cependant nous distinguâmes un navire en panne, immobile dans la direction d'une ligne de rochers qui rendent les abords de cette côte très dangereux. Genestous observait toujours ; il vit un canot de faible dimension se détacher du navire, louvoyer de côté et d'autre mais se rapprocher constamment du rivage. C'était le moment où les pêcheurs rentraient avec la marée haute. Mais l'œil exercé du douanier ne s'y trompe pas, les alures de cette embarcation lui paraissaient suspectes. Il nous invita à nous effacer et s'effaça lui-même derrière le rocher ; il ne perdait pas du regard l'esquif qui, poussé par deux vigoureux rameurs, glissait rapidement sur la mer qu'une faible brise ridait à peine en ce moment.

— Je me trompe fort, dit-il, s'il n'y a pas de la contrebande en jeu.

Cependant nous voyions très distinctement le canot s'approcher d'une partie du rivage semée de nombreux récifs, hérissée de rochers au milieu desquels les marins du voisinage n'abordaient jamais. Nous étions peu éloignés, néanmoins aucun bruit de rames n'arrivait jusqu'à nous. Quand le canot se fut engagé au milieu de la ceinture d'écueils, un homme en descendit et du regard explora le littoral, puis pris successivement de la main de celui qui n'avait pas débarqué, des paquets qu'il transporta les uns après les autres à mi hauteur de la falaise dans une excavation creusée par les flots. Je me retournai vers Genestous ; il n'était plus à nos côtés, après l'avoir quelque temps cherché, je l'aperçus au bas de la falaise marchant avec des précautions infinies pour ne pas trahir sa présence.

Au moment ou le contrebandier venait de faire pour la cinquième fois le même trajet et se préparait à regagner la barque, le douanier, qui n'était plus qu'à une vingtaine de pas se démasqua et cria :

— Si tu fais un mouvement, tu es mort.

Le contrebandier qui vit le canon d'un fusil braqué vers lui, se tint immobile pendant que son compagnon, l'abandonnant aux suites de l'aventure, gagnait le large à force de rames.

Genestous avançait toujours, la main sur la détente de son fusil, le regard fixé sur l'inconnu ; mais tout en marchant il ne remarqua pas une grosse pierre contre laquelle son pied heurta violemment. Il trébucha, faillit tomber et ne reprit qu'avec peine son équilibre. Le contrebandier profita de cet instant pour prendre son élan et escalader la falaise. Un coup de feu retentit, mais sans doute ne l'atteignit pas, car il poursuivit sa route sans s'arrêter, gravit les derniers gradins et disparut derrière la crête des rochers.

Son but était de gagner l'intérieur des terres, mais il avait à peine couru pendant deux minutes qu'il se trouva arrêté. La mer projetait en cet endroit une anse longue et étroite dont la surface miroitait à la clarté de la lune ; il changea de direction et chercha une autre issue, mais il rencontra des rochers abrupts dont la pente presque perpendiculaire défiait le pied le plus agile. Ses idées se troublaient, partout il lui semblait voir la mer creuser devant lui ses abîmes et les rochers dresser leurs sombres murailles ; il était comme renfermé dans une prison qui n'offrait aucune issue à ses yeux hallucinés ; en ce moment la silhouette de la maison du douanier lui apparut ; il vit briller une lumière et distingua le profil d'une femme debout à la fenêtre. C'était Ianino qui s'était levée au bruit de la détonation. Il courut vers elle, et d'une voix étranglée par la peur.

— Sauvez moi, dit-il, des assassins sont à ma poursuite ; aidez-moi à fuir loin de cette côte maudite.

(*A suivre*)